

Et si on parlait des terroirs_

Par Jacques Proulx

Président, Solidarité rurale du Québec

Vous m'invitez à donner une communication. Je choisis de vous offrir une causerie, car le dictionnaire nous informe qu'une causerie est un discours sans prétention. C'est bien là l'intention qui est la mienne aujourd'hui. Sans prétention, car moi, le paysan, je suis toujours un peu mal à l'aise de parler de culture. Même si je reconnais la valeur de l'ethnologie, j'ai tant de gêne avec les hommes et les femmes de culture que je préfère l'agriculture et la terre aux choses de l'esprit.

Je voudrais surtout susciter un échange. Si j'ai bien compris, en matière de culture comme dans la vie, rien n'est définitif ni figé, sauf la mort, bien sûr ! Je m'accorde une quinzaine de minutes puis nous pourrions discuter, voire même débattre.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, j'aimerais prendre quelques secondes pour présenter la coalition que je préside : Solidarité rurale du Québec. Solidarité rurale du Québec est un organisme chargé du suivi des États généraux du monde rural qui ont eu lieu en 1991 et auxquels participaient 1 200 délégués ruraux venus de tout horizon. Notre coalition est hybride avec des membres composés de 23 grands organismes nationaux tels que l'Assemblée des évêques, les grandes organisations syndicales dont l'Union des producteurs agricoles, le Mouvement Desjardins, la Fédération de l'âge d'or, les Centres locaux de développement, l'Association des régions ou la Fédération québécoise des municipalités. En d'autres termes, il s'agit d'un sommet économique permanent auquel se greffent des organismes régionaux, des groupes en lien avec nous et des membres individuels. Depuis 1997, Solidarité rurale du Québec est également l'instance-conseil du gouvernement du Québec en matière de développement rural. Nous sommes donc simultanément un groupe-conseil, un lobby, un centre de formation, un centre de documentation, un lieu de recherche et une petite maison d'édition sous l'égide d'une vaillante équipe de 10 personnes. Notre site Internet mérite d'être visité. J'insiste pour vous dire qu'il est mis à jour presque quotidiennement. Voilà pour les présentations.

Avec cette causerie, vous me demandiez de répondre à la question « la vitalité culturelle locale : l'affaire de qui ? ». Je pourrais vous répondre en vous racontant l'histoire de mon village, l'histoire du P'tit bonheur, centre culturel dont se sont dotés les citoyens de Saint-Camille afin de vaincre la morosité ambiante des années 80. Il s'agit de l'histoire la plus culturelle de ma vie. Et de notre expérience, je pourrais extraire une thèse ou une théorie.

Un autre choix s'offre à moi : passer en revue les rôles et les pouvoirs de chacun des paliers de gouvernement, du local au national, de Québec à Ottawa. Mais je sais que vous connaissez bien mieux que moi toutes les lois, les cadres réglementaires, les distinctions de juridictions, alouette !

Je pourrais, comme vous me le suggérez, vous parler de la toute récente Politique nationale de la ruralité et vous convaincre que lorsque nous nous sommes battus pour l'obtenir, nous avions toujours dans notre mire le développement culturel. Vous en douteriez et vous auriez raison.

Alors, je vais faire comme toujours lorsque je rencontre des gens qui sont un peu loin des réflexions que certains Occidentaux conduisent sur le monde rural ou la ruralité. Je vais essayer de vous expliquer le monde rural d'aujourd'hui, les défis à relever et, en fin de causerie, vous verrez combien la culture sera le levier de l'avenir rural. Aussi, tous azimuts, je parlerai de produits du terroir, de patrimoine et des autres réalités qui me tarabiscotent.

Au XX^e siècle, dans les pays riches industrialisés et hautement urbanisés, le monde rural n'est plus nécessaire puisqu'il n'a plus son rôle traditionnel de pourvoyeur des villes. En fait, nos sociétés sont comme un couple qui cherche à redéfinir la façon de vivre ensemble, quand la femme n'est plus la femme au foyer et que l'homme n'est plus l'unique bailleur de fonds. À l'instar des rapports hommes-femmes, le monde rural représente un enjeu de société extrêmement complexe, car sous certains aspects, il met en question la vie économique alors que sous d'autres aspects, il met en question la vie sociale ou culturelle. Il s'agit d'un enjeu fascinant, car il n'est soluble que dans la mesure où collectivement et individuellement nous accepterons de réinventer le sens du monde rural et de sa relation à l'autre : le monde urbain. C'est un enjeu moderne, car pour la première fois dans l'histoire de l'humanité et pour un nombre limité de sociétés, les campagnes ne servent plus à nourrir les villes. À preuve, on pourrait facilement imaginer que le Canada ne produise plus aucun aliment mais que les différents marchés d'alimentation regorgent des mêmes produits. Les étalages de fruits et légumes en hiver en témoignent éloquentement. Il en va de même pour les minéraux ou le pétrole. L'extraction ou non du cuivre à Murdochville ne change rien à la capacité des usines installées ici de s'approvisionner.

Cet état de fait étant convenu, ce qui a changé avec la globalisation de l'économie et la mondialisation des échanges de tout type est la définition même du monde rural désormais centrée sur sa nature plutôt que sur son rôle. Donc, au moment où nos communautés se mobilisent autour de leur caractère et de leur mode de vie distinctif, plus que jamais les énergies des leaders doivent être investies dans la conception et le développement d'un modèle social, politique, économique et culturel rural. Car rien n'assurera plus la pérennité de notre mode de vie et de nos villages que la prospérité de chacun des membres de la communauté. Nous sommes condamnés à imaginer, à inventer ce que nous voulons être, à innover dans nos façons de faire et à en saisir les autorités politiques. Parce que le monde rural est aussi un enjeu politique de taille, il est raisonnable d'user des outils de la Politique nationale de la ruralité comme d'un tremplin pour construire un monde rural moderne, contemporain, adapté aux besoins des hommes et des femmes qui préfèrent vivre dans des communautés de petite taille.

Comme l'écrit madame Jacobs, une éminente spécialiste reconnue partout dans le monde : « ... la macroéconomie – ou économie à grande échelle – est la branche du savoir chargée d'expliquer et de développer, en théorie et en pratique, l'économie tant nationale qu'internationale. La voici en plein chaos. Ces spécialistes ont eu la chance d'être crus et obéis massivement, et c'est ce qui a causé leur perte. Nous trouvons, à juste titre, que les expériences des savants atomistes et des explorateurs de l'espace coûtent un prix faramineux. Pourtant, ces dépenses ne sont rien en regard des ressources colossales que les banques, les grandes entreprises, les gouvernements et les institutions internationales (comme la Banque mondiale, le Fonds monétaire international et les Nations Unies) ont consacré, sans que l'on sache pourquoi, à l'expérimentation de la théorie macroéconomique. Jamais aucune science, ou prétendue science, n'a bénéficié de tant de largesses. Jamais non plus une expérience n'a laissé, dans son sillage, tant de ruines, de surprises désagréables, d'espoirs anéantis et de confusions, à tel point que l'on peut sérieusement se demander si les dégâts sont réparables ; s'ils le sont, ce n'est sûrement pas avec les mêmes recettes. » Parlant des mêmes recettes, Einstein a écrit : « la folie c'est s'attendre à des résultats différents en adoptant la même approche ». Or, ceux-là mêmes qui ont poussé le monde rural québécois là où on sait, soit les acteurs d'une triple colonisation française, anglaise puis américaine fondée sur de vils et ambitieux intérêts d'argent, ne seront pas ceux qui renouvelleront le sens du monde rural, car ils ne peuvent l'imaginer autre.

En somme, notre idée à Solidarité rurale du Québec est que le monde rural d'aujourd'hui est toujours et encore tributaire de ses ressources. Cependant, seule une révision en profondeur de la manière de les exploiter entraînera des succès. Ceux et celles qui essaient de nous embarquer dans le bateau de

l'économie du savoir feront naufrage, car il n'y a jamais eu d'économie de la bêtise ou de l'ignorance. En matière économique comme entrepreneuriale, il y a des dogmes, des slogans qui prennent des allures d'idées. Il faut se méfier des papes. Je ne suis pas en train de dire que nous ne devons pas nous instruire. Je dis seulement que l'humanité manifeste son intelligence depuis plus longtemps que les économistes. Je dis aussi que la nouvelle économie rurale et ses entreprises seront simultanément créatrices et innovantes, flexibles et polyvalentes, écologiques, interreliées, enracinées et participatives. Leurs conditions d'émergence : formation continue, accès aux ressources, investissement dans la recherche, innovation et développement, accès aux marchés domestiques, accès aux capitaux surtout lors du démarrage. Enfin, je dis que l'avenir du monde rural est tributaire de notre capacité collective et individuelle à redéfinir son sens tout autant que son économie. Sans la prospérité, les milieux ruraux sont condamnés. Comme l'a dit Amélie Nothomb : « Modifier le regard : c'est ça, notre grand œuvre ». Et ça, c'est hautement culturel. Les artistes sont davantage capables d'invention et de création que les technocrates.

Je vais prendre un exemple assez récent et désormais connu. La Boulangerie Niemand, à Kamouraska. Il s'agit d'un haut lieu gastronomique – probablement les meilleurs pains du Québec à cause de la fraîcheur des farines – qui a su insuffler toute une nouvelle vie à son village puis à sa MRC. Les propriétaires de cette boulangerie ont vu le monde autrement et ont construit un lieu en fonction du regard qu'ils portaient sur les choses. Et je dirais, même si je les connais très peu, que leur âme était soulevée par une quête d'excellence, de beauté. Il n'est pas étonnant alors qu'ils aient investi les profits dans la restauration de la dernière maison Queen Ann de la MRC. D'autres sont venus faire de la reliure ou des chocolats pendant que la boulangère fuyait son échoppe pour aller peindre. Est né un festival du patrimoine. Dans le même ordre d'idées, je pourrais vous parler de Deschambault avec son Vieux Presbytère tourné vers les arts modernes, animé par des gens si accrochés à leur coin de pays qu'ils exigent de le montrer aux autres. Eh bien, la MRC de Portneuf travaille à une politique culturelle fort engageante pour les résidents comme pour les élus, et qui comporte un important volet touristique. Dans notre MRC, on a forcé l'adoption d'une politique patrimoniale, car nous, habitants de Saint-Camille, nous voulions protéger nos legs.

Dans la vaste sphère de la culture, Solidarité rurale du Québec a travaillé sur un seul aspect : le patrimoine. Mais nos travaux sur le patrimoine nous ont amenés naturellement à nous intéresser aux terroirs et à leur production. Nous croyons que les produits du terroir sont autant un bien culturel qu'économique, et qu'à ce titre, ils doivent être protégés et développés pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des objets de notre patrimoine. Ils sont l'envers de la banalité, de l'anodin et de l'ordinaire. Ils sont hautement identitaires, car ils sont le fait de

quelqu'un en plus d'être le fait d'une communauté. Généralement, on apprend à les faire grâce au compagnonnage, une pédagogie hautement humaine. Les produits du terroir sont rentables pour les artisans en plus d'être pour les communautés rurales, car ils exploitent des ressources locales. Ils sont également le reflet de la rigueur de ceux et celles qui les font car, eux aussi, autrement, à leur manière, sont en quête d'excellence et s'y contraignent en encadrant leur pratique. En somme, les produits du terroir représentent une union savante entre nature et culture, essentielle à la vie contemporaine, car elle témoigne de la façon dont les hommes et les femmes ont vécu.

Voilà le maître mot du développement et de la vitalité : les hommes et les femmes. Les règlements, les lois, les volontés politiques, les subventions viendront lorsque nous serons collectivement convaincus que la culture est la clé de voûte du développement.

Mais peut-être que je sais ça parce que je suis un homme modeste, peu instruit mais connaissant tant de choses qu'aujourd'hui on méprise. Je ne connais pas la poésie mais j'aime profondément les mots qui touchent. Je ne connais rien à l'art ou aux musées, qu'ils soient modernes ou du terroir, mais je connais la musique du ruisseau au printemps, tout comme j'admire les couleurs d'automne. Tant que les gens comme moi ne seront pas pris en considération dans les intentions, les propos et les actions des gens comme vous, l'art sera élitiste en ville comme au village.